
HOMÉLIE IX.

JÉSUS DEVANT PILATE.

HOMÉLIE SUR LUC XXIII, 1-25.

Toute l'assemblée s'étant levée, ils menèrent Jésus à Pilate; et ils commencèrent à l'accuser en disant : Nous avons trouvé cet homme qui incitoit notre nation à la révolte, qui défendoit de payer le tribut à César, et qui se disoit le Christ, le Roi. Alors Pilate l'interrogea : Est-ce vous, lui dit-il, qui êtes le Roi des Juifs? Jésus lui répondit : Vous le dites. Pilate dit aux principaux Sacrificateurs et au peuple : Je ne trouve rien de criminel en cet homme. Mais ils firent de plus fortes instances, et ils dirent : Il soulève le peuple, enseignant par toute la Judée, où il a commencé, jusqu'ici. Pilate entendant parler de la Galilée demanda si cet homme étoit Galiléen. Et ayant appris qu'il étoit de la juridiction d'Hérode, il le renvoya à Hérode qui étoit aussi alors à Jérusalem. Hérode eut une grande joie de voir Jésus, car il y avoit long-

temps qu'il souhaitoit de le voir, parce qu'il avoit ouï dire beaucoup de choses de lui et qu'il espéroit de lui voir faire quelque miracle. Il lui fit donc plusieurs questions; mais Jésus ne lui répondit rien. Cependant les principaux Sacrificateurs et les Scribes étoient là, qui l'accusoient avec grande véhémence. Mais Hérode, avec les gens de sa garde, lui témoigna du mépris, et pour se moquer de lui, le fit vêtir d'un habit éclatant et le renvoya à Pilate. Dès le jour même, Hérode et Pilate devinrent amis, d'ennemis qu'ils étoient auparavant. Là-dessus Pilate ayant assemblé les principaux Sacrificateurs, les Magistrats et le peuple, leur dit : Vous m'avez présenté cet homme, comme portant le peuple à la révolte, et néanmoins l'ayant interrogé en votre présence, je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes dont vous l'accusez, ni Hérode non plus; car je vous ai renvoyés à lui, et cependant on n'a point traité cet homme comme digne de mort : je le relâcherai donc après lui avoir infligé quelque châtiment. Or comme il étoit obligé de leur relâcher un prisonnier à la fête, tout le peuple se mit à crier : Faites mourir celui-ci et nous relâchez Barabbas. Or Barabbas avoit été mis en prison pour une sédition qui s'étoit faite dans la ville et pour

un meurtre. Pilate leur parla de nouveau, ayant envie de délivrer Jésus; mais ils se mirent à crier : Crucifiez-le, crucifiez-le. Il leur dit pour la troisième fois : Quel mal a-t-il donc fait? Je n'ai rien trouvé en lui qui mérite la mort. Je vais donc le relâcher après lui avoir infligé quelque châtement. Mais ils faisoient de nouvelles instances, demandant avec de grands cris qu'il fût crucifié, et leurs clameurs redoubloient aussi-bien que celle des principaux Sacrificateurs. Enfin Pilate se déterminà à leur accorder leur demande; il leur relâcha celui qu'ils demandoient, qui avoit été mis en prison pour crime de sédition et de meurtre; et il abandonna Jésus à leur volonté.

—♦—

JE n'ai pas jugé que je dusse savoir autre chose parmi vous, que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié (1). Ainsi parloit un grand Apôtre; et pourquoi cela, M. F.? C'est que le système entier de l'Évangile est compris dans la mort du Sauveur. Misère de l'homme qui ne pouvoit tout seul se relever de sa chute et satisfaire à la justice divine : réhabilitation de l'homme éclairé de lumières nouvelles, fortifié de secours nouveaux,

(1) 1 Cor. II, 2.

renaissant pour la vertu, la reconnoissance, le dévouement, la charité : félicité de l'homme qui dans le sacrifice du Rédempteur voit un Dieu apaisé, un ciel rouvert, une éternité bienheureuse offerte à ses désirs : en un mot, privilèges, espérances, devoirs, vertus du Chrétien, tout est renfermé dans la mort du Sauveur.

Mais sans vouloir approfondir ici le grand mystère de la croix, son but sublime et ses effets merveilleux, je dis que dans la seule contemplation des souffrances de notre Maître, il y a une vertu puissante, je ne sais quel charme douloureux qui agit à la fois sur l'esprit pour l'éclairer, sur le cœur pour l'émouvoir, et qui, en donnant les plus hautes, les plus belles leçons, nous dispose à les suivre.

C'est là seulement que dans les angoisses du Fils de Dieu, nous apprenons à porter notre croix avec lui; nous apprenons l'art de souffrir si nécessaire dans une vie misérable, où chacun de nos jours est marqué par des privations, des peines qu'aigriroient le murmure et l'impatience; ce grand art de souffrir que Jésus seul peut nous enseigner.

Voilà, M. F., à quoi nous ne songeons pas assez. Nous allons chercher bien loin de vaines et froides leçons de sagesse. La source est près de nous, et nous négligeons d'y puiser. Nous

cherchons, je veux le croire, nous cherchons à nous instruire des devoirs que prescrit l'Évangile; nous lisons avec plaisir les ouvrages où ils sont développés; mais nous ne pensons pas assez que toute la science du salut se trouve dans l'histoire de notre Maître, et surtout de ses derniers momens. Nous ne pensons pas assez que les derniers chapitres de nos Évangiles, lus avec une âme simple et sensible, valent mieux que les plus savans traités de morale. Nous ne pensons pas assez que le grand moyen de nourrir notre foi, d'élever notre âme, d'échauffer notre cœur, de nous armer contre le vice, de faire expirer toute passion criminelle, c'est de lire l'histoire de la Passion du Sauveur et de la relire encore avec une profonde application.

Mais si la mort du Christ considérée dans son ensemble et d'une vue générale, fournit à la pensée les plus vastes sujets de méditation; si elle excite dans l'âme les plus nobles transports, avouons pourtant, que dans ses détails elle nous touche d'une façon plus pénétrante et nous instruit davantage encore. Il n'est aucun de ces détails en effet qui ne fournisse quelque leçon touchante et ne soit propre à produire des mouvemens de salut. Voyez ce divin Sauveur, à la fin de son ministère, prêt à consommer son sacrifice et à s'immoler pour tous les enfans d'Adam: jamais la

bienveillance, la charité ne parut plus grande et plus vaste ; mais bien loin qu'en s'étendant, elle relâche les liens qui l'unissoient à ses disciples, à ses amis particuliers, il leur montre au contraire une affection plus douce et plus tendre. Chaque soir il se retire à Béthanie pour se reposer entre Lazare et ses sœurs des fatigues de la journée. Quelle tendresse respire dans ses derniers entretiens ! *J'ai vivement désiré*, dit-il à ses Apôtres, *de manger cette Pâque avec vous avant que je souffre* (1). *Oon mon Père ! m désir est que là où je serai, ceux que tu m'as donnés y soient avec moi* (2). *Ne pouvez-vous veiller une heure avec moi* (3) ? leur dit-il, lorsqu'abattus de tristesse ils ont cédé au sommeil. Il nous montre ainsi que la vraie charité, loin de nous refroidir pour nos proches, donne à l'âme une sensibilité plus exquise. Résolu de mourir, Jésus veut attendre les gardes à Gethsémáné : dans ces momens de détresse, il s'entretient avec son Père et nous enseigne où nous devons chercher la consolation : il prononce ces paroles, modèle éternel de résignation : *Mon Père ! si tu voulois éloigner de moi ce calice ; néanmoins que ma volonté ne se fasse point, mais la tienne* (4). Cependant Judas

(1) Luc XXII, 14.

(2) Jean XVII, 24.

(3) Matt. XXVI, 40.

(4) Luc XXII, 42.

s'avance et le désigne par un baiser perfide. *Mon ami*, lui dit Jésus, à *quel dessein êtes-vous venu* (1) ? Ce mot d'*ami*, si pénétrant dans une telle occasion, est le seul reproche qu'il lui adresse. Emporté par l'ardeur de son zèle, Pierre tire l'épée et blesse Malchus : Jésus ferme aussitôt la blessure : la guérison de celui qui vient le saisir est le dernier acte de son pouvoir miraculeux : voilà comme il se venge. Pierre, après mille protestations de dévouement, le renie sous ses yeux. Un regard rappelle à lui-même le disciple infidèle et transperce son cœur des traits du remords. Contemplez encore notre divin Maître en présence du Sanhédrin. *Je vous somme*, lui dit le Souverain Sacrificateur, *au nom du Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. Je le suis*, répond Jésus. *Je vous déclare même que dans la suite vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite du Dieu Tout-Puissant, et venir sur les nuées du ciel* (2). Réponse étonnante ! Quel contraste entre la situation de celui qui la fait et le tableau qu'il présente aux membres du Sanhédrin ! Un malheureux chargé de fers, prêt à subir la flétrissure d'un jugement, c'est lui qui leur annonce qu'il

(1) Matt. XXVI, 50.

(2) Matt. XXVI, 63. 64.

doit paroître un jour sur les nuées du ciel, environné des anges: qu'il viendra condamner à son tour ceux qui le condamnent aujourd'hui! Quelle perspective pour ces hommes féroces! Comme l'éclair au milieu des ténèbres jette une sinistre clarté, ainsi la pensée du redoutable avenir dut troubler un instant leur imagination. Ils tremblèrent un instant devant celui qu'ils s'étoient flattés d'intimider, et dont le front auguste sembloit plus majestueux au milieu des affronts et de l'ignominie.... Mais je me laisse trop aller à l'intérêt de ces détails: j'oublie que c'est Jésus devant Pilate que je dois vous présenter. Occupons-nous donc, sans plus tarder de cette grande scène, où nous pouvons trouver un trésor pour la foi, la vertu, la piété, et que les sentimens divers qui s'élèveront dans nos âmes se confondent en un seul, l'adoration, la reconnoissance, l'amour.

Dans le tableau que notre texte présente, trois objets frappent mes regards, les accusateurs, le juge, l'accusé. Je vois dans les accusateurs et le juge, des hommes entraînés au dernier terme des forfaits par les passions haineuses poussées jusqu'à la rage, ou par la foiblesse et la lâcheté. Dans ce grand accusé qui va souffrir, je vois tout ce que l'adversité peut faire déployer de perfections sublimes; tout ce que l'épreuve d'une infortune extrême peut ajouter à l'innocence,

d'éclat, d'intérêt, de dignité. Ces trois objets se relèvent mutuellement, et les impressions opposées qu'ils excitent en deviennent plus vives et plus profondes.

I. Après avoir donné l'ordre d'arrêter Jésus, les principaux des Juifs se rassemblèrent chez Caïphe, soit pour attendre l'événement sur lequel il n'étoient pas sans inquiétude, soit pour se concerter sur ce qui restoit à faire, ou pour savourer le plaisir de voir arriver leur victime, de contempler humilié, chargé de fers celui dont ils avoient tant redouté le pouvoir. Ils se hâtent de l'interroger et de le condamner tumultueusement. Il est probable qu'ils passèrent ainsi la nuit, car, tant que leur fureur n'est pas assouvie, ils ne sauroient goûter le repos. Dès les premiers instans du jour, ils prononcent la sentence de mort avec des formes plus régulières, mais toujours avec précipitation, et suivis d'une grande partie du peuple qu'ils ont animé de leur rage, ils mènent le Seigneur à Pilate, dont le concours leur étoit nécessaire depuis qu'ils portoient le joug des Romains.

Un Évangéliste nous apprend qu'ils n'entrèrent point dans le Prétoire à cause de la Pâque. Les Païens étant souillés à leurs yeux, ils évitoient de s'en approcher, surtout aux jours solennels; mais voilà donc tout l'effet que produit sur eux

le retour de cette fête si propre à réveiller des sentimens de douceur et d'équité! Ils portent dans leur cœur l'affreux désir de verser le sang innocent, et ils affectent le vain scrupule d'une impureté légale! Qu'elle est détestable, qu'elle est révoltante aux yeux des hommes, abominable aux yeux du Ciel, cette fausse piété qui ne réprime point les passions, et met de vaines pratiques à la place des plus saints devoirs; cette fausse piété qui se contente de jeter sur un cœur coupable le voile odieux de l'hypocrisie, et qui déshonore le Dieu qu'elle prétend adorer!

En abordant le Gouverneur, les Juifs avoient cherché sans doute à calmer leurs sens, à revêtir quelque apparence de gravité, d'impartialité qui donnât du poids à leur témoignage; mais ils ne peuvent se déguiser long-temps. Aux premiers mots que leur adresse Pilate, à cette question si simple, si naturelle chez un juge : *De quel crime accusez-vous cet homme?* Ils s'émeuvent; ils s'irritent; ils répondent avec aigreur, avec fierté : *Si cet homme n'étoit pas un méchant, nous ne vous l'aurions pas livré* (1). Ils voudroient, ce semble, que Pilate se rendît l'instrument passif de leur animosité, et que sans forme de jugement, il fit périr Jésus pour leur plaisir.

(1) Jean XVIII, 29. 50.

plaire. Ainsi l'iniquité qui redoute l'examen, la haine impatiente du moindre délai, la haine qu'irrite l'apparence seule de la contradiction, se trahissent elles-mêmes.

Forcés cependant d'énoncer quelque chose à la charge de Jésus, ils disent : *Nous avons trouvé cet homme qui incitoit notre nation à la révolte.* Dans leur sinistre assemblée, ils avoient condamné le Sauveur comme coupable de blasphème; maintenant c'est comme séditieux et rebelle qu'ils le poursuivent : ils n'ont pas honte de l'accuser d'un crime dont ils lui auroient su gré au fond de leur cœur, s'il en eût été vraiment coupable.

Après avoir examiné Jésus, le Gouverneur revient leur déclarer qu'il ne trouve en lui rien de criminel. Il répète bientôt cette déclaration fortifiée du sentiment d'Hérode qui avoit porté sur l'accusé le même jugement. Ce double témoignage du Gouverneur et du Prince, tous deux sans intérêt dans cette affaire, et qui n'étoient point connus par un caractère trop scrupuleux ou clément; ce double témoignage étoit fait, sinon pour rappeler les Hébreux à eux-mêmes, du moins pour leur en imposer; mais ils n'en sont que plus obstinés dans leur poursuite sanguinaire. Pilate essaie de les fléchir, en paroissant remettre le sort de Jésus à leur clémence.

Il veut qu'il tienne d'eux la liberté; et comme c'étoit l'usage de relâcher un prisonnier à la fête de Pâque, il cherche à faire servir à la délivrance du Sauveur ce privilège cher à ses concitoyens. Pour les décider, il oppose à Jésus un malheureux coupable de meurtre et de sédition : *Voulez-vous que je vous relâche Barabas ou Jésus ?* O abomination ! Ils ne balancent pas même un instant ; ils ne rougissent pas de préférer un scélérat au saint et au juste : *Non pas celui-ci, mais Barabbas.* Et lorsque le Gouverneur leur adresse cette question si touchante par la simple expression de la vérité : *Quel mal a-t-il donc fait ?* Pour toute réponse, ils poussent avec une nouvelle rage cet affreux cri de mort : *Qu'il soit crucifié.*

Est-ce donc là ce même peuple qui peu de jours auparavant s'écrioit : *Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur* (1) ! ce même peuple qui conduisoit Jésus en triomphe à Jérusalem et jonchoit son chemin de fleurs ? Quelques-uns sans doute gémissent et pleurent en secret : vous les verrez bientôt le suivre au Calvaire en se frappant la poitrine ; mais il est trop vrai, la foule égarée par ses chefs a passé de l'enthousiasme à la fureur. O inconséquence des hommes ! ô vanité des applaudissemens

(1) Matt. XXI, 9.

humains! ô faveur trompeuse de la multitude que n'a pu fixer la Divinité même voilée sous des traits mortels! Élevons, élevons plus haut nos regards. Cherchons plus haut pour nos vertus des motifs et des récompenses. Disons avec Saint-Paul : *Si je voulois plaire aux hommes, je ne serois pas serviteur de Christ* (1); et Dieu fera retentir cette voix au fond de notre âme : *Né vous laissez point de faire le bien, et vous en recevrez la récompense dans son temps, si vous ne vous laissez point* (2).

Mais revenons aux Juifs. Vous les avez vus profaner la sainteté de la fête, mentir à leur conscience par des accusations dont ils savoient la fausseté, préférer sans pudeur Barabbas à Jésus, demander le sang du Messie en réponse à cette question : *Quel mal a-t-il fait ?* Maintenant qu'après l'avoir fait flageller, le Gouverneur le leur présente sanglant, déchiré, chancelant, leur haine résistera-t-elle à cette impression naturelle, involontaire, que les souffrances de nos semblables font sur nos sens? Oui, elle y résistera. Ce ne sont plus des hommes; ce sont des tigres chez qui la vue du sang ne fait qu'en irriter la soif. Décidés à forcer Pilate à leur immoler leur vic-

(1) Gal. I, 10.

(2) Gal. VI, 9.

time; ils feignent d'être les partisans d'un pouvoir qu'ils détestent : ils vont jusqu'à le menacer indirectement de l'accuser auprès de César. Pour rassurer sa conscience, ils chargent la leur, ils ne craignent pas de prononcer ces terribles paroles : *Que son sang soit sur nous et sur nos enfans* (1)... O mon Dieu ! tu l'as entendue cette imprécation redoutable : elle est montée jusqu'à toi, et depuis dix-huit siècles, l'univers la voit s'accomplir sur la triste postérité de ces furieux !

Et voilà donc où peut conduire la haine ! Ce n'est d'abord qu'un sentiment foible et honteux, peut-être même comme chez le peuple Juif soulevé par ses chefs, un mouvement aveugle, irréfléchi. Mais si l'on laisse cette passion fermenter et se développer dans le cœur, elle le maîtrise, le tourmente; elle lui donne l'affreux besoin de nuire. Il faut des larmes et du sang pour la satisfaire : semblable au feu que l'huile enflamme, elle s'irrite de ce qui devoit l'adoucir : toutes les barrières qu'on lui oppose ne font que redoubler son ardeur. Emporté par cette terrible frénésie, pressé du désir de faire du mal à l'objet de sa fureur, l'homme ne voit plus, ne sent plus celui qu'il se fait à lui-même : il se déchire de ses propres mains.

(1) Matt. XXVII, 25.

II. Si des accusateurs nous portons les yeux sur le juge, un spectacle d'un autre genre fixera notre attention. Pilate que l'histoire nous présente comme un magistrat inique et cruel, semble dans notre texte un homme naturellement équitable et modéré, mais foible et pusillanime, soit que les fautes qu'on lui reproche appartiennent à des passions qui ne sont point en mouvement, soit que l'homme extraordinaire qui paroît devant lui modifie son caractère et lui donne des dispositions nouvelles.

Plein de condescendance pour les usages des Juifs, il va lui-même au-devant d'eux, et au premier coup-d'œil qu'il jette sur cette tourbe féroce, il voit que c'est la haine qui lui amène Jésus. A peine obtient-il une réponse lorsqu'il s'enquiert du crime du prisonnier; et lorsque ses accusateurs veulent en faire un chef de séditieux, leur mauvaise foi se dévoile à ses regards. Un homme tel que Pilate, qui connoissoit le monde, se fût difficilement persuadé que le Fils de Marie, sans éclat, sans fortune, sans appui, eût porté ses prétentions jusqu'au trône. Ses émissaires d'ailleurs répandus de tous côtés dans la Judée n'auroient pas manqué de l'en informer. Il connoissoit assez l'esprit qui animoit les Juifs pour être assuré que si tel eût été son crime, il ne s'en fussent pas rendus les délateurs.

Cependant il interroge notre divin Maître: *Êtes-vous le roi des Juifs? Vous le dites*, répond le Sauveur; et quoique ses ennemis continuent à se répandre en invectives contre lui, il n'ajoute plus rien. Mais *Pilate*, dit l'historien sacré, *en étoit fort surpris* (1). Accoutumé à voir les accusés tremblans en sa présence, rassembler pour se défendre, toutes leurs ressources, tous leurs efforts, il est frappé de cette indifférence avec laquelle Jésus abandonne sa vie à ses adversaires. Il éprouve en sa faveur, des mouvemens qu'il n'avoit point ressentis. Pressé du désir de le mieux connoître, et d'en obtenir des explications plus satisfaisantes, il le fait entrer dans son palais et l'interroge encore sur cette royauté dont on lui fait un crime: *Mon règne n'est pas de ce monde*, lui dit alors Jésus (2); il ne s'étend que sur le cœur de mes sujets. Que ces vérités sublimes sont nouvelles pour le Gouverneur de la Judée, pour un homme élevé dans une religion grossière et possédé par des passions toutes terrestres! Dans la confusion de ses pensées, il répète sa question: *Vous êtes donc roi? Oui*, répond le Messie, *je suis né pour cela: je suis venu rendre témoignage à la vérité. Quelle*

(1) Matt. XXVII, 14.

(2) Jean XVIII, 36.

est cette vérité? demande alors Pilate (1). Étoit-ce avec cette expression d'une raillerie dédaigneuse que prennent les hommes frivoles quand il s'agit d'idées sérieuses; ou plutôt, quelque désir de lumière, de salut se faisoit-il sentir à cette âme charnelle et corrompue? O si Pilate eût été docile à cette heureuse inspiration! Le salut étoit devant lui; et comme la Samaritaine reçut de celui dont elle apaisoit la soif, cette eau précieuse et spirituelle qui désaltère pour l'éternité, Pilate pouvoit recevoir la vie, la vie éternelle, de l'accusé sur les jours duquel il alloit prononcer. Mais bientôt entraîné par sa légèreté naturelle, craignant peut-être d'ouïr des maximes qu'il étoit peu disposé à suivre, il se hâte de retourner auprès des Juifs.

De nouvelles accusations qui n'ajoutoient rien aux précédentes durent lui paroître plus vaines encore depuis qu'il eut vu le Seigneur; mais s'il sent croître sa répugnance à le condamner, il n'a pas le généreux courage de le défendre. Dans sa perplexité, frappé de l'idée que Jésus est de la juridiction d'Hérode, il forme aussitôt le projet de le renvoyer au tribunal de ce prince. Ainsi il s'affranchit de la pénible tâche de le juger, et le fait servir en même temps à

(1) Jean XVIII, 37. 38.

ses intérêts, en regagnant par cette démarche les bonnes grâces du Tétrarque de la Galilée. En effet l'Évangéliste nous apprend qu'Hérode et Pilate, d'ennemis qu'ils étoient, dès ce jour-même devinrent amis. Pilate s'applaudit sans doute de cette idée comme d'une heureuse invention de sa politique. C'est ainsi que les âmes lâches se contentent d'éluder le crime. Elles oublient que la négligence d'un devoir sacré, quelque pénible qu'il soit à remplir, devient elle-même un crime, et que l'homme, l'homme public surtout, demeure responsable de tout le mal qu'il est en son pouvoir d'empêcher.

Cependant Hérode ne trouvant dans celui qu'on lui présente rien qui soit digne de châtiement, le renvoie à son tour au Gouverneur, comme pour reconnoître ses égards. Voilà donc Pilate redevenu le juge de Jésus-Christ malgré lui-même ! Le voilà forcé de prononcer sur son sort ; et comme si tout devoit concourir à augmenter son trouble, son épouse lui fait dire : *Ne vous mêlez pas de l'affaire de ce juste, car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui à son sujet dans un songe* (1). On sait quelle importance les Romains attachoient aux songes, et dans une telle circonstance, en un tel mo-

(1) Matt. XXVII, 19.

ment, rien ne nous empêche de penser qu'il y eut en effet quelque chose d'extraordinaire dans celui de la femme du Gouverneur. Que fera-t-il donc? S'il étoit capable de s'armer de fermeté, capable de remplir son devoir avec courage et franchise, l'embarras de sa situation cesseroit aussitôt. Les Juifs seroient bien forcés de se retirer, et il trouveroit dans son cœur une riche compensation pour le mal qu'ils lui voudroient, pour le mal qu'ils pourroient lui faire auprès de César. Mais toujours plus timide et plus lâche, au lieu d'obéir à la voix de sa conscience, il dispute avec elle. Tous ces secrets sentimens qui l'émeuvent pour Jésus, tous ces témoignages qui déposent pour le juste, et qui ne peuvent rendre son juge intègre et courageux, ne serviront qu'à le rendre plus coupable : sa foiblesse perce à travers sa résistance, et il faudra bien qu'il en vienne à faire ce que les Juifs exigent de lui.

Avant que de s'y résoudre, voyez à quels honteux expédiens il a recours. C'est des Juifs eux-mêmes qu'il cherche à obtenir comme une grâce la vie du Seigneur : il leur donne le choix entre Barabbas et Jésus. O Pilate ! Est-ce donc ainsi que vous savez protéger l'innocence ? Est-ce au prix de l'outrage et de l'ignominie que vous lui faites acheter vos secours ? — Déconcerté dans ses

espérances par la fureur du peuple, il va plus loin. Il fait subir à notre divin Maître une flagellation honteuse et cruelle, dans le dessein sans doute d'apaiser ses ennemis : *Je ne trouve point de crime en lui*, leur dit-il, *ni Hérode non plus : je vais donc le relâcher, après lui avoir infligé quelque châtiment.* Quel discours ! Est-ce un magistrat qui parle ? Il ose offrir un honteux compromis entre la justice et la passion ! Il ose avouer qu'il va faire punir celui qu'il ne trouve point coupable ! Il lui semble que ce soit peu de chose de verser sur le juste la coupe de l'infamie et des douleurs, pourvu qu'il épargne ses jours et lui laisse un reste de vie ! — La barbarie des Juifs que rien ne peut fléchir lui persuade toujours davantage que c'est la haine qui demande le sang de Jésus. Il essaie encore quelques efforts en sa faveur ; il se débat quelque temps encore avec le crime ; mais enfin les Juifs lui disent : *Si vous protégez cet homme, vous n'êtes point ami de César.* C'en est assez ; le coup est porté ; il a frappé l'endroit sensible : humanité, conscience, devoir, honneur, tout est sacrifié : *Il abandonne Jésus à leur volonté*, dit l'Évangéliste.

Forcé cependant de se faire illusion à lui-même, ne pouvant étouffer ce sentiment vif et profond de l'innocence du Sauveur qui le tour-

mente, il a recours, pour s'étourdir, à la démarche la plus étrange, la plus inconcevable dont un juge ait jamais donné l'exemple : *Alors il se fit apporter de l'eau, se lava les mains à la vue du peuple et dit : Je suis net du sang de ce juste ; c'est à vous à y penser* (1). Ah, malheureux ! c'est contre toi-même que tu viens de témoigner : c'est de ta propre infamie que tu viens de protester. Quoi ! c'est en abandonnant le juste à la fureur de ses ennemis, c'est en permettant qu'on l'immole que tu proclames solennellement sa pureté ! Vainement un peuple furieux se charge de son sang ; la malédiction n'en demeurera pas moins sur ta tête. Ce même César dont le nom tout seul a suffi pour abattre ton âme et consommer ta lâcheté, sera l'instrument de la justice du Très-Haut. Dès ici-bas l'exil sera le salaire de ta bassesse, et au jour du jugement, ces mains que tu crois purifier par une vaine cérémonie, ces mains, à l'effroi de l'univers, à l'effroi des hommes et des anges, paraîtront dégouttantes du sang de l'Agneau, et tu reconnoîtras ta victime dans ton juge.

Etoit-ce chez Pilate désir de plaire aux Juifs ou répugnance à les blesser ? Etoit-ce inquiétude sur ce qu'ils pouvoient rapporter au prince ? Il

(1) Matt. XXVII, 24.

paroît que tous ces motifs réunis influèrent sur sa conduite. Toujours on peut dire qu'il céda à cette tyrannie qu'exercent sur notre âme les opinions de nos semblables, leurs passions, leurs menaces. Il céda au respect humain, à la crainte des hommes.

Fatale influence ! ce n'est pas seulement l'homme public, le magistrat qu'elle peut égarer. Appelé à défendre des intérêts plus grands, plus sacrés, c'est lui sans doute qu'elle flétrit plus honteusement et déshonore avec plus éclat ; mais le particulier le plus obscur peut aussi être corrompu par elle ! Eh ! dans quelque situation que soit placé l'homme foible et timide, ne voit-il pas un public, un César qu'il redoute, auquel il cherche à plaire, qu'il rend l'arbitre de sa conduite, l'arbitre de sa conscience. Hélas ! où est celui d'entre nous qui, dans le moment d'agir, ne consulte, ne considère que la Religion et le devoir ? Où est celui d'entre nous qui n'envisage point, involontairement du moins et d'un coup-d'œil rapide, les conséquences qu'aura aux yeux des hommes la démarche qu'il va faire, l'impression qu'elle produira, les suites qu'elle peut avoir pour sa fortune, et ne sente point son courage fléchir, son âme s'émouvoir ? Ah ! nous portons tous en notre cœur le germe de cette foiblesse honteuse.

Et voilà donc quels peuvent en être les effets ! Celui qui ne sait pas en triompher, celui qui se laisse dominer par elle, quelque heureuses dispositions qu'il ait reçues de la nature, sera le vil instrument des passions d'autrui. Il aura tous les vices que lui commanderont ceux qui l'entourent. Il se souillera de tous les crimes qu'ils exigeront de sa foiblesse. Il ne lui restera de vertus que celles qu'ils lui permettront de conserver. Il eût encensé le meurtre sous Tibère ; il eût condamné Jésus à la place de Pilate . . . Ah ! qu'elle est précieuse, qu'elle est nécessaire la Religion sainte, qui seule peut nous affranchir de l'influence des hommes, de l'empire des intérêts passagers de la terre ; qui seule peut donner à la vertu une base solide et un ferme appui ! Qu'elle est nécessaire, qu'elle est belle cette Religion qui nous apprend à craindre Dieu et à ne craindre que lui, qui nous fait dire avec le Roi Prophète : *L'Éternel est pour moi ; que me fera l'homme mortel* (1) !

III. Mais c'en est assez sur Pilate et sur les Juifs. Je me sens pressé de vous occuper d'un autre objet. Jésus appelle notre attention, nos sentimens, nos pensées, et doit les absorber dans l'admiration et la douleur.

(1) Ps. CXVIII, 6.

Portez donc vos regards sur cette Victime céleste qui n'oppose que douceur à la rage de ses ennemis et magnanimité à la bassesse de son juge. Voyez-la développer ses perfections divines. Voyez la progression de ses souffrances, telles qu'aucun enfant d'Adam n'en éprouva jamais.

Après avoir enduré l'abandon de ses disciples, la trahison de l'un, le reniement de l'autre, Jésus avoit passé la nuit, tantôt au milieu de ce Sanhédrin féroce et endurci, si déchu de ce qu'il devoit être, et dont la noire hypocrisie navroit son âme, tantôt livré aux brutales insultes d'une soldatesque insolente et barbare. Le jour qui paroît lui prépare un nouveau supplice; il va éclairer des outrages et des tourmens nouveaux. Le Fils de Dieu est traîné devant Pilate, chargé de liens, suivi comme un malfaiteur d'une foule tumultueuse. Les Juifs furieux l'accusent. Le Gouverneur l'interroge. Il ne répond point à ses accusateurs qu'il eût pu si aisément confondre; mais toujours égal à lui-même, plein de déférence pour son juge, il ne balance point à satisfaire à ses questions. Il déclare, aussitôt qu'il en est requis, cette royauté qui, toute spirituelle qu'elle est, peut facilement sous un prince ombrageux, lui être imputée à crime. Il se complait à faire, à répéter cette confession périlleuse, cette *belle*

confession, comme l'appelle Saint-Paul (1), qui doit servir éternellement de modèle à ses disciples, et que l'Apôtre nous présente comme un puissant motif pour imiter le généreux courage de notre Maître. Ce n'est plus seulement la douceur patiente qui souffre en silence, c'est la magnanimité qui brave le danger pour obéir au devoir. Mais ce danger ne semble pas même occuper ses pensées. Jésus songe bien moins à fléchir son juge qu'à le sauver. Il voudrait jeter dans cette âme quelque étincelle de lumière, quelque germe de salut. Il sème la parole jusqu'au dernier jour.

Renvoyé devant Hérode, devenu le jouet d'une cour profane qui, pour amuser son oisiveté, désire des prodiges, c'est là qu'il va déployer un nouveau caractère. Ce Jésus qu'on vit toujours occupé à saisir l'occasion d'instruire et d'éclairer les hommes, garde le silence. Il n'a point de réponse pour les vaines demandes de la curiosité. Hérode est blessé d'une conduite qu'il ne sait pas apprécier. Humilié peut-être de la supériorité qu'elle donne à l'accusé sur lui-même, il fait du Christ l'objet de ses railleries. Pour se moquer de lui, il ordonne qu'on le revête d'une robe blanche, attribut des Monarques d'Orient; mais elle

(1) 1 Tim. VI, 13.

étoit, o mon Sauveur, le symbole de ta divine innocence !

Dans cet état on le renvoie à Pilate ; et voilà Jésus de nouveau entre les mains de cet homme vil, tourmenté par sa bassesse comme il auroit pu l'être par sa cruauté. Le Fils unique du Très-Haut, sa vive image, est placé sur la même ligne avec un Barabbas. Ce n'est pas assez ; Barabbas lui est préféré. On demande grâce pour lui ; comme pour un coupable, et on la demande inutilement. Des bourreaux dépouillent son corps sacré et le frappent de verges : ils ne le laissent pas même respirer au milieu des tourmens : ils ajoutent l'insulte à ses souffrances et des douleurs à ses douleurs. C'est dans ce moment qu'ils enfoncent sur sa tête auguste une couronne d'épines, et le couvrent par dérision d'un manteau de pourpre. Objet d'outrages et de risée, déchiré, ruisselant de sang, on l'amène repaître les regards de ses persécuteurs ; on le leur présente comme un objet de pitié, mais il n'excite point de pitié. Celui que la compassion a fait descendre du ciel n'en trouve point chez les hommes. Les rugissemens de la haine frappent les oreilles de ce Jésus qui ne fut qu'amour. Il entend les cris féroces du peuple qu'il aimoit. Il les entend crier : *Crucifie, crucifie-le*. L'heure des ténèbres s'approche. Le prince du mal semble régner sur

sur toute la nation, et pour dernier trait qui transperce l'âme du Rédempteur, ces Juifs qu'il est venu sauver, sur lesquels il a versé des larmes, ces Juifs furieux appellent la malédiction sur leurs têtes et sur celles de leurs enfans.

O Jésus! o mon Maître! Le désespoir de Judas, les remords de Pierre; les protestations de Pilate, toute l'histoire de ta vie, ta doctrine, tes miracles, tout proclame ton innocence, je le sais; tout proclame ta mission divine. Mais pour t'adorer, pour m'écrier avec Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu* (1)! il me suffit de tes derniers momens; je n'ai besoin que de te voir devant tes accusateurs et devant ton juge.

Voilà l'homme (2)! Chrétiens, j'emprunte avec un sentiment profond ces paroles de l'Évangile : je vous présente aussi ce divin Sauveur; je vous dis : *Voilà l'homme!* Voilà celui qui est venu relever l'humanité déchue, et nous offrir le modèle accompli d'une vertu nouvelle. Cette douceur céleste; ce courage que rien n'abat; cet amour sans bornes pour Dieu et pour les hommes; ce zèle pour la gloire de son Père, pour la vérité, pour le salut des pécheurs; ce zèle toujours le même jusqu'au dernier soupir; ce refus

(1) Jean XX, 28.

(2) Jean XIX, 5.

de faire un miracle quand il ne s'agit que de lui-même, et qu'il ne peut en espérer aucun fruit de vie; ce noble silence à la cour d'Hérode; cette généreuse franchise avec laquelle il déclare des vérités périlleuses; toutes ces vertus qu'il déploie d'une façon si sublime et si simple, si naturelle, et dans des momens terribles, au sortir d'une mortelle agonie, à la vue de la croix, voilà ce que le monde n'avoit point encore vu. Voilà ce dont aucun sage, aucun héros n'avoit approché, ne pouvoit approcher. Voilà ce qui fera répéter dans tous les siècles ces paroles si connues : *Oui, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.*

*Voilà l'homme ! Voilà le Messie si long-temps attendu, si long-temps désiré, promis par tant d'oracles, figuré par tant de signes, qui devoit réunir dans sa personne des caractères opposés de grandeur et d'humiliation. Voilà le Messie qui doit régner sur l'univers et juger un jour le monde, mais qui devoit être aussi le rejeté, le méprisé, l'homme de douleur, celui dont les Prophètes avoient dit, qu'il seroit *mené à la boucherie comme une brebis muette* (1). Voilà le Messie qui seul pouvoit convenir à l'homme, à cet être si chétif et si grand, dont la condition est si misérable, dont les désirs sont si vastes et les espérances si glorieuses.*

(1) Es. LIII, 7.

Voilà l'homme! Voilà la PAROLE faite chair; celui qui a daigné revêtir notre nature pour établir entre lui et nous une sympathie plus tendre; qui a souffert pour nous apprendre à souffrir, pour ennoblir nos humiliations par son exemple et donner du charme à nos douleurs.

Voilà l'homme! Vous tous qui m'écoutez, si vous allez à lui, si vous demeurez en lui, voilà votre Consolateur, votre Rédempteur. Voilà le Grand Médiateur, l'Auguste Victime qui, seule dans le ciel et sur la terre, pouvoit expier nos crimes, apaiser notre Juge. Voilà *le seul nom qui ait été donné aux enfans d'Adam, par lequel ils puissent être sauvés* (1). Voyez; il est chargé de nos langueurs; sa tête est courbée sous le poids de nos iniquités. Il va monter sur le Calvaire. Il va être étendu, cloué sur un bois infâme. Il va *s'offrir pour nous comme une oblation et une victime de bonne odeur* (2). Ah! qu'il n'y ait parmi nous personne qui *foule aux pieds le Fils de Dieu, qui regarde comme profane le sang de l'alliance par lequel il doit être sanctifié* (3).

Que son sang soit sur nous et sur nos enfans. C'étoit chez les Juifs le cri de la fureur,

(1) Act. IV, 12.

(2) Ephés. V, 2.

(3) Hébr. X, 29.

Ce sera pour nous l'hymne de l'espérance et de la foi. Oui, *que son sang soit sur nous*. Que tant d'amour et de miséricorde n'ait pas été déployé vainement. Que ce sacrifice inouï, à la vue duquel la terre frémit et le soleil s'éclipse, ne nous soit pas inutile. O Jésus! que ton sang soit sur nous. Qu'il soit sur tous ceux qui composent cette assemblée. Que ce sang qui va être répandu sur la croix, porte désormais dans notre âme la délicieuse paix de tes élus; qu'il nourrisse, qu'il anime nos transports durant l'éternité. Oui, Seigneur, qu'au dernier jour, à ce réveil redoutable, à ce réveil terrible pour tes ennemis, nous soyons tous marqués de ton sceau, tous lavés, purifiés par ton sang; nous puissions tous nous prosterner devant ton trône, t'adorer, te bénir, te célébrer par nos cantiques, et dire avec tous les rachetés : A celui qui nous a aimés, qui s'est donné pour nous, qui nous a faits rois et sacrificateurs à Dieu son Père, soient honneur, gloire, empire aux siècles des siècles! Amen.

